



Docteur en littérature comparée, exégète, Frédéric Boyer est aussi écrivain, directeur des Éditions P.O.L. et chroniqueur au journal parisien *La Croix*. Il vient de publier chez Gallimard une traduction personnelle des quatre Évangiles.

Frédéric BOYER

« LE MESSIE NOUS REMET SUR LE CHEMIN DE LA VIE »

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

— **Les traductions des Évangiles ne manquent pas. Pour quelles raisons en proposez-vous une nouvelle ?**

— En 2001, avec une équipe de cinquante écrivains et exégètes, j'ai dirigé chez Bayard une traduction de toute la Bible, un chantier qui a duré sept ans. Cela m'a beaucoup marqué, mais j'ai été un peu insatisfait, non du résultat, mais parce que c'était une œuvre collective. Je voulais cette fois faire une traduction plus personnelle, à partir du grec, des quatre Évangiles qui m'ont toujours intéressé, passionné, et en même temps beaucoup intrigué.

— **Vous étiez avec des dictionnaires et, à chaque mot important, face à des possibilités différentes de traduction. Vous preniez celle qui correspondait le plus à votre sensibilité ?**

— C'est une partie du travail, effectivement, mais vous passez d'abord par une sorte d'acclimatation avec le texte grec. Vous devez avoir une forme d'intuition personnelle sur ce que vous retenez. J'ai ainsi été surtout frappé par la théâtralité, l'oralité de ces textes, que j'ai tenté de rendre.

— **Que souhaitiez-vous mettre davantage en évidence ?**

— Quand on lit les Évangiles, même sans culture religieuse, et qu'on essaie simplement de savoir, à première vue, de quoi il s'agit, il apparaît surtout que ces textes témoignent de l'enseignement d'un jeune rabbi et de ses pérégrinations en Judée et Galilée, dans les synagogues, au Temple de Jérusalem. Il est invité, écouté. On vient entendre son enseignement et débattre avec lui. Les quatre

« Il est nécessaire de faire un travail d'élucidation de la part sombre en nous. »

textes tentent de restituer cet enseignement, avec une forme de théâtralité propre à celui qui enseigne, qui discute avec des pharisiens surtout. Le cœur de la vie religieuse juive de ce temps est la discussion de la Torah, que les gens ne connaissent pas forcément et ne lisent sûrement pas, parce

que presque plus personne ne lit l'hébreu à cette époque. C'est le premier noyau du texte. L'autre est toute cette sagesse populaire que l'on retrouve dans les paraboles, un univers de sentences, de maximes. Cela donne une image de Jésus étonnamment plus vivante, moins figée, plus enracinée dans son milieu, dans une attitude beaucoup moins marginale qu'on ne la dit parfois. Jésus est quelqu'un dont la Parole rayonne, et c'est l'impact de cette Parole qui m'a donné le désir de narration par une traduction nouvelle.

— **À force de passer des heures au contact de ces textes, Jésus est-il devenu un compagnon spirituel dans votre vie ?**

— Il l'était sans doute déjà avant, mais cela a été renforcé. Ce qui me touche dans ces écrits, c'est la figure d'un

messie qui vient « non pas dans l'éclat attendu », comme disait Pascal. Le témoignage de son enseignement ne doit pas trop nous étonner. S'il n'est pas le seul à avoir parlé ainsi, ce qui fait vraiment l'étrangeté de ces textes, ce sont les témoignages de son procès, de sa mise à mort et de la disparition du corps.

— **Comment lisez-vous le récit de la résurrection ?**

— Il revêt un sens particulier, celui de nous conduire à penser que la mort ou la disparition n'est pas la fin du récit lui-même. Ce sont des récits de deuil qui peuvent s'adresser à tous. Ils racontent, à leur façon, comment le vide, l'absence de l'autre aimé est susceptible de transformer notre propre existence. Résurrection signifie d'abord relèvement ou soulèvement de la vie. Si l'autre n'est plus où je pensais le trouver, au tombeau, dans l'absence, le chagrin, le deuil, où est-il sinon dans la vie vers laquelle je suis invité moi-même à retourner et à ne pas désertier ? Il s'agit du sens profond du messianisme chrétien : le messie est celui qui nous remet sur le chemin de l'existence.

— **Comment avez-vous traduit le mot "péché" que l'on retrouve dans les versions classiques des Évangiles ?**

— Notamment par le mot "le manquement". Ce n'est pas pour le plaisir de changer les choses. L'idée est de réinterroger ces notions, de les confronter à une nouvelle interprétation à partir de l'étymologie. Le mot grec qui signifie "faute" a donné "péché" en latin et est la traduction d'un mot hébreu. Ce terme, avant de désigner une forme de culpabilité, renvoie à une perte de sens, de direction, rater sa cible, se tromper de chemin. Je crois que le jeune rabbi Jésus ne culpabilise pas prioritairement son auditoire, mais il pose la question de l'interprétation. Notre tâche, à sa suite, est d'interpréter, pour une situation vivante donnée, les paroles que nous avons reçues. Tous les récits où Jésus cite les Écritures vont dans ce sens. Si l'on cesse d'interpréter, on ne vit plus. Lorsqu'on parle de manquements ou d'erreurs à la place du mot péché, on entend quelque chose d'autre.

— **Dans vos différents livres figure souvent une réflexion sur la violence qui est en l'être humain...**

— Elle est une impasse et une énigme. C'était le sujet de ma thèse de fin d'études : essayer, à partir de la figure de Dostoïevski, de comprendre la violence et compatir. Comment comprendre ce qui nous apparaît agressif, énigmatique, impossible, inhumain ? Jésus parlait de sa confrontation avec ce que les évangélistes appellent les démons. Le démoniaque, dans l'Évangile, est la part sombre de l'humanité. Un travail de compréhension, d'élucidation humaine de la part sombre en nous qui peut amener à la compassion, est nécessaire. Il faut surtout s'interroger sur notre propre responsabilité vis-à-vis des autres.

— **En tant que professeur dans les prisons, vous avez été concrètement confronté à cette violence...**

— Il y a trentaine d'années, j'ai enseigné pendant trois-quatre ans à la prison de la Santé à Paris. J'y ai été confronté à des choses directes, concrètes, à l'humanité de ces personnes et à la difficulté de pouvoir échanger, construire quelque chose. J'ai fait des rencontres qui m'ont beaucoup marqué avec des gens exceptionnels parmi les prisonniers. Cette expérience m'a fait comprendre que, si la société se donne le droit d'embastiller certains d'entre nous, nous en sommes alors d'autant plus responsables. Le châtement qui s'arrête à la condamnation, c'est ajouter du mal au mal.

— **Une autre thématique de vos écrits touche aux rapports entre hommes et femmes. La gestion des pulsions est devenue un thème très actuel et concerne aussi L'Église suite aux dérives révélées ces derniers temps...**

— Je pense que le déni du corps et, a fortiori, celui de la sexualité, du désir, peuvent conduire au pire. Le rapport au corps est quelque chose de très fort dans les Évangiles,

on l'a beaucoup oublié. Jésus guérit les corps par sa parole, par des gestes de guérisseur et de chamane. Il porte attention au corps dans toutes ses dimensions. C'est un souci auquel personne ne peut échapper. Nos fragi-

lités, on ne les éprouve que par le corps, même s'il s'agit du corps psychique. Veiller à la façon dont le corps s'exprime devrait presque être un devoir humain. L'abandonner à la seule culpabilité de ses désirs, faiblesses ou pulsions revient à abandonner notre propre humanité. Pour moi, cela n'est pas "chrétien", mais son contraire.

— **Vous tenez une chronique hebdomadaire dans le quotidien français La Croix. Un exercice intéressant ?**

— Quelque chose d'étrange. On m'avait demandé de tenir une chronique sur des sujets d'actualité, ce que j'ai fait régulièrement mais, progressivement, ma parole est devenue plus personnelle. Cela m'a fait du bien à un moment de ma vie où, à la suite d'un deuil, j'en avais besoin. Et j'ai continué.

— **Suite à ce deuil, avez-vous pu trouver des lueurs dans la nuit ?**

— On reste marqué par la disparition de l'autre aimé. Les lueurs sont fragiles et intermittentes. Ce qui m'a guidé est de savoir que je n'ai pas à être un champion de la vie. Mais que je devais vivre le chagrin, le traverser ou accepter qu'il me traverse pour tenter de poursuivre.

— **Vous êtes aussi directeur aux Éditions P.O.L....**

— Paul Otchakovsky-Laurens était depuis presque trente ans le directeur de cette maison qui porte ses initiales et il était devenu un ami vraiment très proche. Il est mort tragiquement dans un accident en janvier 2018. Il m'avait fait promettre de lui succéder s'il lui arrivait quelque chose. J'avais répondu oui pour le rassurer, et voilà que la vie a fait que j'ai pris la tête de cette maison. J'essaie de faire en sorte que ce qu'il avait voulu se poursuive au mieux. Je recrute de nouveaux auteurs, donc j'imprime aussi une certaine marque. C'est une maison de littérature contem-

poraine qui s'intéresse d'abord aux écritures de fiction, de poésie, et je continue à développer cela avec les auteurs de la maison et d'autres qui arrivent.

— **Vous venez d'un milieu chrétien. De ce qui vous a été transmis, qu'est-ce qui est à retenir ?**

— Un chemin. Les choses ne sont pas simplement à prendre ou à rejeter. J'ai eu une éducation catholique que j'ai abandonnée à treize ou quatorze ans parce que je trouvais cela pénible, et ce l'était de fait. J'ai fait ensuite des études supérieures et des rencontres importantes. Je n'ai jamais cessé de lire, notamment les textes bibliques. Tout m'intéressait. J'ai décidé, pour des raisons personnelles, d'entreprendre parallèlement à mes études de lettres modernes des études d'exégèse. À cette occasion, j'ai fait la connaissance d'un homme devenu un peu mon maître, le jésuite Paul Beauchamp, décédé depuis et que je considère comme un des plus grands exégètes. Grâce à lui, j'ai redécouvert les récits qu'on nous a transmis maladroitement et que j'ai compris autrement.

— **Vous dédiez votre livre Évangiles à la mémoire de votre père mort en 2021. Quel héritage spirituel vous laisse-t-il ?**

— L'héritage n'est pas ce que l'on reçoit passivement, c'est un peu la parabole évangélique des Talents. On hérite vraiment le jour où l'on est en mesure de créer quelque chose avec ce que l'on pense avoir reçu.

— **Difficile, mais capitale la transmission ?**

— Elle est toujours maladroite. J'ai des enfants et on sait que c'est toujours difficile. On croit qu'on fait bien et, finalement, aucune transmission n'est droite, juste, contrairement à ce que parfois on veut nous faire croire. Elle est nécessaire à condition de comprendre que le chemin que va prendre ce que vous transmettez, vous n'en êtes ni le propriétaire ni le patron. Ce n'est pas vous qui allez décider la façon dont ce que vous dites va être reçu. Dans le legs chrétien, on a parfois trop voulu guider la transmission pour qu'elle soit comme on pensait qu'elle devait être. Or c'est plus subtil que ça. Je crois que l'organisation des Églises, des institutions religieuses doit se réformer sur ce point, et il n'y a rien de scandaleux à dire qu'une institution est faite pour cela.

— **Vous assumez le titre de chrétien ?**

— Je me reconnais chrétien, oui. C'est-à-dire que je reconnais à la figure messianique de Jésus la force de déplacer ma propre attente, ma propre espérance.

— **De l'héritage chrétien, qu'est-il prioritaire de garder ou de prendre distance ?**

— Tant que l'on aura qu'une idée passive de l'héritage ou strictement patrimonial du christianisme, il ne se passera pas grand-chose. Il faut s'interroger et se demander ce qui résiste et nous intrigue encore dans les Évangiles. Pour moi, essentiellement, je retiens dans ces récits que le messie n'est pas celui dont la venue devait restaurer un royaume, fonder une Église ni même mettre fin à l'injustice, mais relever la part d'humanité que nous abandonnons chaque jour, chaque heure. Le messie chrétien demeure en nos trahisons, nos chagrins, nos désespoirs. Il est proche non pas de nous-mêmes, mais de ceux que nous abandonnons, proche de ce qui en nous a été abandonné. ■



Évangiles, traduit du grec ancien par Frédéric BOYER (Nouvelle traduction) Paris, Gallimard, 2022. Prix : 22,50€. Via L'appel : - 5% = 21,38€.